

Randonnée du 1^{er} mars 1926

Coignières-Lévis-Saint-Nom-Dampierre-en-Yvelines-Maincourt en Yvelines, Coignières

Nous étions sept (Jocelyne, Jean-Louis, Paul, Nathalie, Christophe, Marie-Laure et Thierry) guidés par Jocelyne.

Coignières





LES RIGOLES ROYALES

LEUR HISTOIRE

Les Rigoles Royales représentent un patrimoine historique et hydraulique remarquable. Construites au XVII^e siècle sous le règne de Louis XIV, ces canaux d'irrigation étaient destinés à alimenter en eau les fontaines du parc du château de Versailles.

LES RIGOLES AUJOURD'HUI

Aujourd'hui, les rigoles ne sont plus reliées au Parc de Versailles. Traversant Coignières depuis les Essarts-le-Roi jusqu'au Mesnil-Saint-Denis, elles sont accessibles et visibles sur l'ensemble de leur parcours. Elles sont également devenues des espaces naturels préservés.

DES REFUGES POUR LA FAUNE ET LA FLORE

Les rigoles royales sont des corridors étroits mais importants pour la biodiversité de Coignières. Les chauves-souris, les insectes (y compris les insectes des milieux humides) et la petite faune terrestre se déplacent notamment via ces canaux. Elles sont aussi des refuges importants pour une flore patrimoniale des fonds vaseux.





Lévis-Saint-Nom







VALLON DU POMMERET

*la ferme de Bellepanne,
site défriché au douzième siècle*

— gare SNCF

NOTRE DAME
DE LA ROCHE

« Si j'avais eu des doutes, je ne serai jamais allé jusqu'au bout. » Le charme est sec, la différence brutale. Le côté bucolique de ces gîtes agricoles truste immédiatement avec la fourmilière de la zone de Coignières, toute proche. Ici, on prend le temps. Et on voyage à travers l'histoire locale.

Le feuilleton commence en 2012. Clément et Pauline Légie décident d'acheter cette ferme abandonnée à Lévis-Saint-Nom, « en l'état de ruine, engloutie par une forêt vierge. Il fallait la vision pour se projeter. Beaucoup nous ont pris pour des fous, mais nous souhaitons préserver cette ferme aux portes de Paris. C'était une drogue de vouloir faire revivre ces lieux ».

Le domaine de Bellepanne a ainsi été complètement réhabilité. Pierre après pierre, « seulement à la sueur et à l'huile de coude », souligne Clément Légie, qui a tout fait, tout seul. « Il y a beaucoup de choses que j'ai chinées à droite et à gauche, des matériaux que j'ai réemployés en les détournant de leur utilisation initiale. Créer de l'unique avec des choses recyclées. » Sans pour autant dénaturer les lieux, en conservant les mêmes ouvertures et les mêmes matières premières.

Pari réussi pour le couple qui termine les travaux et qui crée, en plus de sa résidence principale, une poignée de gîtes agricoles, tous aussi singuliers les uns que les autres. « Le dernier que nous avons conçu est tout récent, nous l'avons pensé autour du cheval », reprend le maréchal-ferrant de profession. Pas seulement une métaphore, puisque le logement est articulé autour d'un box, où les intéressés peuvent venir garer leur monture le temps d'un week-end et ainsi partager le quotidien. De la préparation du repas aux petites histoires avant de dormir.

Vers un café associatif

Maintenant « que les risques sont passés », et que les travaux sont bien terminés, « malgré les petites choses que l'on trouve toujours à améliorer », le couple souhaite développer son activité et l'ouvrir au-delà des gîtes. « On a déjà été contacté pour des tournages, enchaîne Pauline Légie. On a été amené à refuser pour diverses raisons. Mais nous connaissons le potentiel du domaine et savons qu'il est atypique et recherché. » La porte ouverte à la diversification et aux rencontres.

Les extérieurs, une cour aménagée dans un esprit de tranquillité, « comme une place d'un village d'époque », font tout autant la fierté des propriétaires que les gîtes eux-mêmes. Ancienne cabine téléphonique, enseigne tabac presse, manège d'époque, van Volkswagen. Une cacophonie pourtant harmonieuse, qui plonge les anciens dans la nostalgie et qui permet aux plus jeunes de rembobiner le fil du temps. « C'est ce que l'on souhaite depuis le début : allier culture, nature, valorisation du patrimoine et de notre histoire. »

« C'était une drogue de vouloir faire revivre ces lieux »

Et puisqu'une place ne peut pas vivre sans ses habitants, l'ouvrir aux extérieurs semble être une évidence. « Nous sommes en proximité directe avec le sentier de grande randonnée. En plein été, c'est peut-être une centaine de piétons qui passe devant chez nous. À terme, en accord avec la mairie, nous aimerions ouvrir un café le samedi après-midi », lance le couple, pour « faire vivre au mieux cette place de village ».

« Il va sûrement falloir que l'on s'organise en association, pour pouvoir accueillir du public, comme une sorte de tiers lieu. Nous souhaiterions bloquer le chemin aux voitures pour ne le rendre accessible qu'aux mobilités douces, et participer davantage à la vie locale. »

Boulodrome, terrasse, café. Ici, on prend le temps. Et on voyage à travers l'histoire locale.





























L'extraction du grès est ici certainement très ancienne mais l'essor de la carrière de Maincourt est associé au nom de **Félix Quéhan**, un entrepreneur parisien de travaux publics qui vers 1900 possédait aussi des carrières à Saint-Chéron et Janville-sur-Juine(91),ainsiqu'àMaintenon(28). **Plusd'unmillion de pavés** sortait chaque année de ses carrières, destiné essentiellement aux chantiers parisiens. Il y employait 124 ouvriers en 1908 : carriers, piqueurs, terrassiers, manœuvres... Dans l'entre-deux-guerres, l'usage des pavés fût supplanté par l'utilisation du «macadam», un revêtement bitumé moins durable mais bien plus confortable. Les carrières de grès disparaissent les unes après les autres; celle de Maincourt ferme en 1954. Abandonnée en l'état, sa topographie tourmentée fût vite reconquise par la forêt.



L'extr
ancie
estas
parisi
aussi
Juine
de pa
destin
empl
terras
l'usag
«mac
mais
dispa
Mainc
topog
forêt.

1 La découverte

Les terrassiers creusent jusqu'à découvrir le banc de grès avec pelles et pioches. Les terres sont évacuées à l'aide de wagonnets et sont rejetées sur le versant.

2 L'abattage

Sur le front de taille, un gros bloc a été abattu et gît sur le plancher de la carrière.

3 Les mortaiseurs découpent ce mastodonte de pierre à l'aide de coins en fer.

4 Le dédoublage

Le grès passe chez le coupeur qui le divise avec son couperet de vingt livres (10 kg) et dégrossit pavés, bordures et marches.

5 La taille

Le piqueur retouche avec le ciseau-massette jusqu'à obtenir le format définitif. Les petits pavés sont façonnés dans un baquet rempli de sable.

6 Le déblaiement

Les éclats de débitage et de taille, appelés «ravelins» et «échenillures» sont entassés en terrasse pour consolider le contre-flanc de la carrière. C'est le travail des «chatouts», expression qui dérive de «touche-à-tout».

7 Le débardage et le dépôt

Les «chatouts» sont aussi chargés de la manutention, de l'emplage, du marquage et du chargement des produits finis.

Vue de
1. Point d'
déblai sur
4. Secteur

Le grès a été exploité dans la vallée depuis le Moyen-âge, d'abord pour la construction, puis à mesure que les voies de circulation se développaient, son utilisation s'est imposée pour le pavage des chaussées.

C'est à partir de 1850 que la vallée de l'Yvette devient un centre très réputé de production de pavés. A Maincourt, le banc s'étend sur 500 m, sur le rebord du plateau où il a été extrait à partir de 1876 et jusqu'en 1954. De ce passé industriel, il reste le relief accidenté et surtout ces vestiges des fronts de taille.



Carrière de grès dans le bois de Maincourt vers 1900.

Archives départementales 78





















Lavoir de Courcelles, Côte-d'Or - Yvette



UNE HISTOIRE LIÉE À L'HYGIÈNE

Avant l'institutionnalisation des lavoirs, les installations pour laver le linge en extérieur étaient rudimentaires : une simple pierre ou planche placée au bord d'un point d'eau, parfois des pierres rassemblées autour d'un bassin.

À la fin du XVIII^e siècle, face aux pollutions générées par la révolution industrielle, la question de l'hygiène devient une préoccupation et les premiers bâtiments dédiés au lavage apparaissent. Mais ce sont les grandes épidémies, notamment celles de choléra en 1832 et 1849 qui suscitent une prise de conscience collective : la salubrité publique devient un impératif sanitaire et moral.

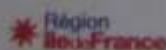
« La propreté n'est pas seulement une condition de santé, elle profite encore à la dignité, à la moralité humaine, elle assainit, elle embellit le plus pauvre réduit, la mansarde la plus misérable, et suppose dans les familles, mêmes les plus indigentes, le sentiment de l'ordre, l'amour de la régularité et une lutte énergique contre l'action dissolvante de la misère ; tandis qu'un logement malpropre, des vêtements souillés, engendrent à la fois les maladies et le désordre ».

Projet de loi pour favoriser la création d'établissements modèles de bains et lavoirs au profit des classes laborieuses, 1850.

Influencés par le mouvement hygiéniste, les pouvoirs publics français envisagent alors la construction de bâtiments réservés exclusivement au lavage du linge. Les parlementaires votent, le 3 février 1851, une loi qui instaure une prise en charge jusqu'à 30% des frais d'édification de lavoirs publics, déclenchant une vague de constructions partout en France. Sous le Second Empire et la

Troisième République, les communes rurales multiplient par ailleurs les puits, fontaines et abreuvoirs, déplacent leurs cimetières à l'extérieur des zones habitées, élargissent les rues et aménagent les chemins ruraux. Les lavoirs sont construits selon une procédure définie par la loi. Ainsi, ils doivent être assez grands pour accueillir 6% du nombre d'habitants de la commune et que chaque « lavandière » ait un espace de 90 cm à 1 m. De même, le bassin doit mesurer au moins 2 m de largeur et être profond de 50 cm minimum. Il est également nécessaire que l'installation ait un débit d'eau équivalent à 5 L par minute et par habitant. En plus de ces règles nationales, des règlements communaux peuvent régir la bonne utilisation de l'équipement public par les « laveuses ».

L'histoire des lavoirs ne dure qu'un peu plus d'un siècle, leur usage ayant cessé dans la seconde moitié du XX^e siècle avec l'arrivée de l'eau courante dans les foyers. L'apparition des bacs en ciment puis des machines à laver mettent fin à la pratique de la lessive collective, harassante pour les femmes.



UNE FORME DE LAVOIR ADAPTÉE À L'ALIMENTATION DE L'EAU

Grâce à un inventaire participatif, nous avons localisé les traces de 100 lavoirs au sein du Parc, répartis sur 36 communes. Un lavoir est un aménagement autour d'un point d'eau composé d'un petit bâtiment dont la toiture et les murs servent à protéger les « laveuses » des intempéries et du soleil. Sur le territoire du Parc, les lavoirs sont construits en moellons de meulière, enduits à la chaux. La charpente est constituée de fermes et de poteaux qui reposent sur des dès en grès puis en ciment, pour éviter le pourrissement du bois. Les couvertures sont souvent en tuiles mécaniques, modèle industriel qui fait son apparition dans la seconde moitié du XIX^e siècle, plus rarement en tuiles plates ou en ardoise. Pour accéder à l'eau, des margelles inclinées, appelées chaînes et poulies, sont généralement des dalles de grès ou des planchers en bois mobiles s'ajustant à la hauteur de l'eau grâce à un système de chaînes et poulies. L'eau est parfois retenue dans un bassin. Elle peut également être captalisée vers le lavoir par de simples murets. L'eau naturelle qui l'alimente peut provenir d'une rivière, d'une source ou d'une mare.



Lavoir de Maincourt, Dampierre-en-Veilines

Les lavoirs de rivière, au fil de l'eau (51 lavoirs)

Ouverts sur la rivière, ils sont souvent clos par trois murs. Leur toiture peut être à deux versants mais forme souvent un appentis (un seul pan). Parfois, pour agrandir l'espace de travail, deux lavoirs se font face de part et d'autre de l'eau. Celle-ci peut être en partie déviée, canalisée et retenue grâce à un muret et à une vanne actionnée pour remplir le bassin, un déversoir ou une vanne de décharge permettant alors de le vider. Le fond n'est pas dallé pour éviter qu'il ne s'encrasse de limon. En revanche, le sol du lavoir est pavé de grès et légèrement en pente pour permettre l'écoulement des eaux du linge trempé ou des crues de la rivière.



Lavoir de Villezières, Saint-Jean-de-Beauregard

Les lavoirs de mare, une eau contrainte (5 lavoirs)

D'allure similaire aux lavoirs de rivière, ils sont accolés à la mare et ne sont ouverts que du côté de l'eau. La mare en question sert aussi parfois d'abreuvoir. Bien que peu hygiénique, l'usage de la mare témoigne du manque d'eau courante dans certains hameaux. Pour les lavoirs de mare, les conditions ne sont donc pas idéales : leur alimentation est très irrégulière car elle dépend du ruissellement des eaux de pluie, et la pollution y est plus importante du fait du lent renouvellement de ses eaux.



Dampierre-en-Yvelines









Château de Dampierre

Au cœur de la vallée de Chevreuse, le Domaine de Dampierre-en-Yvelines est vaste de près de 400 hectares et figure parmi les plus grands châteaux privés de région parisienne. Le château et le domaine, construits par la famille de Luynes après un mariage avec la fille aînée de Colbert, ont appartenu pendant quatre siècles à cette prestigieuse famille, et sont aujourd'hui propriété d'un passionné d'histoire de l'art, d'architecture et d'art équestre.

Dampierre est un nom étroitement lié aux grands rois de France, car Louis XIII, Louis XIV et Louis XV aimaient y séjourner et chasser dans cette vallée giboyeuse.

Au XIX^e siècle, Honoré d'Albert de Luynes a fait de son Domaine de Dampierre un haut lieu de la recherche en sciences humaines.

Le château s'élève au fond d'une cour d'honneur pavée et se voit séparé des communs dont il est flanqué de part et d'autre par d'élégantes balustrades : précédé d'une grille majestueuse, revêtu d'un toit d'ardoises, le corps central est remarquable par son pavillon classiquement décoré de quatre colonnes supportant un fronton sculpté et par ses deux tourelles Renaissance masquant les encoignures des ailes.

L'aspect extérieur de cette résidence seigneuriale est essentiellement dû à la campagne de construction menée par l'architecte **Jules Hardouin-Mansart** entre 1675 et 1688 puis par le travail des architectes Félix Durban et Joseph Frédéric Debacq au XIX^{ème} siècle.









A côté du magnifique château du XVI^e siècle construit par les ducs de Luynes se trouve l'église Saint-Pierre, qui présente un beau décor du XIX^e siècle, un autel néoclassique, des vitraux contemporains, ainsi qu'une superbe chapelle funéraire décorée par Charles Garnier. Construite au XIII^e siècle, en pierres de meulière, endommagée après la guerre de cent ans, elle a été plusieurs fois reconstruite. Et très remaniée vers 1860 avec un nouveau transept construit côté ouest, et le décor peint dans le style néogothique.

COMMUNE DE DAMPIERRE-EN-YVELINES

La Maison de Fer

Issues d'une expression architecturale nouvelle liée à la révolution industrielle, les maisons de fer répondent, à la fin du 19^e s., à des besoins en habitat bon marché et exportable dans les colonies. Parmi les ingénieurs de l'époque, Bibiano Duclos, disciple d'Eiffel, est le seul à en produire en France.

En 1896, M. Puig, employé de commerce parisien, installe une maison Duclos sur les coteaux de Dampierre pour y loger le temps de la construction de sa villa La Miryvette.

Il s'agit d'une construction en kit entièrement métallique, composée de poteaux en fonte sur lesquels viennent se fixer des panneaux en tôle d'acier.

La modernité de cette maison est à la fois technique et hygiéniste avec son système de doubles parois isolantes et d'un vide sanitaire ménagé entre les pilotis.

Enfin, son architecture d'une apparente simplicité est agrémentée d'éléments de décor qui contribuent à son élégance : toiles embouties de tailles et de motifs variables, frises en métal découpé, terrasse typique de l'architecture coloniale.

Aujourd'hui, seules 9 maisons Duclos ont été conservées. Conscient du caractère exceptionnel de la construction, le PNR la rachète en 1986. Il restaure la maison ainsi que son jardin paysager et l'aménage en gîte d'étape.



Braham et Carrière, Les maisons en fer Duclos, 2017





Dès la fin du 19^e siècle, on donne le nom de « Maison de Fer » pour désigner ce petit pavillon métallique attribué pendant longtemps à Gustave Eiffel. La légende locale veut qu'il ait été présenté à l'Exposition Universelle de 1889 où il aurait eu la fonction d'une billetterie. Mais en l'absence de sources et suite à plusieurs indices qui nous éloignent de cette hypothèse, on ne peut le confirmer. Ce qui est sûr, c'est qu'elle est l'œuvre de l'ingénieur Duclos.

Une plaque d'identification atteste de cette paternité sur le bâtiment et porte le n°149, ce qui pourrait correspondre à l'exemplaire.

La société Duclos et Cie à Courbevoie est créée en 1893 pour l'exploitation exclusive du brevet de 1890. Cependant, il faut attendre le deuxième brevet modificatif de 1894 pour avoir la

précision du matériau constitutif, à savoir les « tôles embouties décoratives », et la création des usines Duclos qui vont les produire en série.

La maison de Dampierre sort donc vraisemblablement des ateliers entre 1894 et 1896, date de son installation à Dampierre, plusieurs années après l'Exposition Universelle de 1889.

Lévis-Saint-Nom















Financée par le duc de Luynes, la mairie-école ouvre ses portes en 1846 à Girouard. La composition symétrique du bâtiment s'inspire des édifices républicains construits à la même période.



